

vaste espace intermédiaire à une colonisation désormais assurée, rapide et productive ? Le service public, sur cette immense étendue, coûtait autrefois huit millions par année au gouvernement américain, et cette somme allait toujours en augmentant, tandis qu'aujourd'hui le gouvernement n'a à payer que l'intérêt de ses bons qui s'élèvent à trois millions neuf cent mille dollars, et la subvention des compagnies qui comprend un million cent soixante-quatre mille dollars.

Ce calcul, purement matériel, est indépendant de toutes les considérations de premier ordre qui s'attachent à l'exécution d'une aussi gigantesque entreprise.

Il faudrait tenir compte aussi du grand nombre d'existences et de propriétés détruites par les Indiens antérieurement à la construction du chemin de fer, du montant considérable d'indemnités que le gouvernement payait tous les ans à ses employés sur les plaines, chaque fois que les Indiens causaient quelque dommage à leurs propriétés, des incalculables avantages que le transport des maïs, le fret et les passagers retirent du chemin de fer ; il faut songer aussi que tout l'intérieur d'un continent, autrefois ravagé par les Indiens, a maintenant un passage facile et sûr, que les terres publiques en ont retiré une augmentation considérable de valeur, que les mines ont pris un développement prodigieux, et que la distance entre le Pacifique et l'Atlantique se trouve diminuée de près de vingt jours. Rappelons aussi que le chemin de fer ne devait être livré qu'en 1876, et c'est le 10 mai 1869, que le public en a pris possession, ce qui a sauvé au gouvernement sept années de dépenses qui ne peuvent pas être évaluées à moins de vingt millions de dollars, outre l'intérêt payable sur les bons pendant ces sept années.

Les états et territoires, situés dans le voisinage de la ligne transcontinentale, ne contenaient en 1860 qu'une population de cinq cent cinquante mille âmes, deux cent trente deux milles de télégraphe et trente-deux milles de chemin de fer. En 1870, il y avait onze cent mille âmes, treize mille milles de télégraphe et quatre mille deux cents milles de chemins de fer qui, avec les lignes adjacentes, représentaient le capital énorme de trois cents soixante-quatre millions de dollars. C'était, il y a quelques années à peine, le désert où mugissaient et ondulait d'innombrables troupeaux de buffles, où les sauvages, cachés dans les gorges et les ravines, se précipitaient à l'improviste sur les groupes isolés d'émigrants et les massacraient sans pitié ; aujourd'hui, c'est la civilisation, triomphante et tranquille, qui s'avance dans la vaste solitude et la peuple à chaque pas en regardant fuir au loin devant elle tous les ennemis qui, jadis, en faisaient la terreur.

Il faut que cette fuite ait été rapide, car il n'y a plus trace aujourd'hui de ces terribles Indiens qui, tantôt guettaient les convois d'émigrants sur la route, tantôt mettaient à sac leurs villages naissants ; ils ont disparu ou plutôt fondu sans retour, et la vie des plaines n'offre plus rien de cet attrait formidable qui a si longtemps nourri l'imagination des romanciers. On peut voir encore les attelages primitifs des *settlers*, formés de grandes charrettes couvertes et de deux paires de bœufs, s'acheminer lentement dans les différentes routes qui rayonnent de chaque côté du chemin de fer jusqu'aux établissements les plus reculés, mais on ne voit plus d'Indiens que des misérables, dégénérés, sordides, restes avilis de tribus guerrières, hommes et femmes, qui viennent eux-mêmes prendre le train ou mendier à l'approche des voyageurs. Ils n'ont pas conservé la plus légère teinte de cette poésie qui accompagne toujours la ruine, quelque lamentable qu'elle soit ; leur déchéance est hideuse et leur aspect repoussant ; ils sont tombés sans transition de l'état barbare dans l'abrutissement abject, et l'on se sent incapable de les plaindre en oubliant de suite ce qu'ils ont pu avoir autrefois de fierté et de liberté.

Quant aux buffles, ils ne sont plus aussi qu'à l'état de souvenir ; on ne trouve pas même de voyageurs qui se rappellent en avoir vu sur le parcours de la ligne. Quelquefois un troupeau de bête-à-cornes paissant en liberté s'avise de traverser la voie ; alors tout le monde regarde, le train ralentit et le sifflet de la locomotive fait rage afin de jeter quelque effroi dans les rangs de ces passants intempêtes, mais rien ne peut les émouvoir ni changer leur allure ; ils restent jusqu'à ce qu'on arrive sur eux, et alors lentement, un à un, ils défilent, comme s'ils avaient la conscience de narguer la supériorité humaine. Peut-être l'ont-ils... c'est encore curieux ; la bête-à-cornes ayant des dérisions, c'est assez fantasque et assez inattendu pour faire rêver ! Toujours est-il qu'il faut les attendre, et cela, pour cinq, dix, ou même quinze minutes, suivant leur bonne volonté ; or, la bonne volonté d'un bœuf, c'est tout ce qu'il y a de plus posé, de plus impassible, de plus méthodique. Que l'homme soit obligé de la subir, cela paraîtrait irritant ; mais les passagers du Pacifique sont reconnaissants de toutes les distractions, même de celles qui les retardent. Une centaine de bœufs, marchant l'un derrière l'autre, insensibles aux mugissements furibonds d'une locomotive, c'est un spectacle ! Et puis, on croit leur trouver un certain air sauvage ; il est impossible d'habiter ainsi la plaine immense en qualité de bœuf sans finir à la longue par avoir quelque chose de farouche, au moins dans le regard... mais c'est une illusion ; la bête-à-cornes domestique ne se transforme pas, et c'est en vain que l'œil avide du voyageur cherche sur elle la bosse poilue du buffle qui lui donnerait tant de jouissances !

Quand le troupeau a fini de passer, c'est au tour du train qui reprend son allure, lente, aussi, oui, bien lente, car il semble que tout est calculé sur cette maudite route pour que le désespoir ait le temps de mûrir dans le sein des voyageurs. Le chemin de fer du Pacifique ne fait pas plus de dix-huit à vingt milles à l'heure, depuis Omaha jusqu'à Sacramento, en Californie, une distance de sept cent soixante lieues.

Il ne suffit pas d'être un chemin de fer pour aller vite, il faut être plusieurs chemins de fer, j'entends qu'il faut la concurrence qui est toujours un surcroît de vapeur et qui fait redoubler de vitesse. Le chemin de fer du Pacifique étant la seule ligne qui traverse le continent, il le fait comme bon lui semble ; le premier point est de ménager autant que possible la machine et les ressorts et les roues, le second point est de rendre les passagers à destination. Qu'on mette pour cela trente à quarante heures de plus, c'est secondaire ; si le voyageur a un surcroît d'enervement et d'irritation, cela ne regarde pas la compagnie ; on lui offrira comme consolation une ponctualité rigoureuse dans les heures d'arrivée et de départ.

En effet, sur cette interminable route, je ne me rappelle pas que le train ait été en retard de cinq minutes à aucun des nombreux endroits où il s'arrête. Ces endroits se représentent à peu près tous les huit, dix ou douze milles ; ce sont en général de petits villages assis dans le sable sans un arbre, sans un ruisseau, et dont les trois quarts des maisons sont des saloons, expression adoucie pour bars, et l'autre quart des magasins de provisions, d'épicerie et de tous les objets de première nécessité ; ce sont autant de petits centres d'alimentation pour les *settlers*

qui parcourent les plaines et pour les passagers de la ligne. Les Allemands forment la plus grande partie de la population de ces villages presque tous nouveaux ; les Canadiens n'y ont pas encore pénétré, c'est trop loin ; et, comme il est entendu que nos compatriotes qui ont émigré aux Etats-Unis ne demandent qu'à revenir en Canada, ils veulent rester à portée pour pouvoir répondre au premier appel du gouvernement.

Toutes les six ou sept heures on arrive à une station plus considérable que les autres où les passagers ont vingt minutes pour prendre un repas. Ils se précipitent comme ils peuvent, ayant perdu en grande partie l'habitude du mouvement. Voici le restaurant de la gare à une piastre, et, de l'autre côté, trois ou quatre cabanons où vous aurez du blé-d'Inde sous toutes les formes, des tartes aux mûres qui sont mûres au-delà de toute expression, des semelles d'émigrants qui se déguisent en vain sous le nom de biftecks, des éclats de bombes sous le nom de gâteaux, tout cela pour le prix de cinquante cents, ce qui représente un prix réduit. Ces petits restaurants, qui font concurrence au pompeux restaurant de la gare, sont pour les voyageurs désespérés, ou ceux qui ont beaucoup d'espoir en l'avenir, et qui, en attendant, ménagent le présent. Ils débutez toujours, à l'arrivée des trains, par faire un carillon de tous les diables, tandis que le restaurant de la gare, solennel et superbe, fait retentir une grosse cloche unique qu'on entend cinq minutes d'avance. Vous entrez ; sept ou huit nègres sont déjà au pas gymnastique pour vous offrir un siège et étaler devant vous une myriade de petits plats qui sont, pour les trois-quarts, des variétés de maïs, des condiments et des desserts poivrés qui ont le goût de moutarde sèche. Quand il ne reste plus que cinq minutes pour le départ du train, on vous apporte la viande ; vous engouffrez la tarte avec le poivre, la côtelette et le maïs, le saucisson et les confitures ; il se forme au dedans de vous une boule de ciment sur laquelle vous précipitez une tasse de café qui la met en fermentation. Sortant de là, votre estomac est ou paralysé, ou en ébullition ; vous éprouvez un besoin furieux du trapèze, mais la grosse cloche retentit de nouveau, et, à la course, vous rentrez dans la prison flottante. Si vous ne descendez ni au restaurant de la gare, ni aux cabanons voisins, vous aurez la chance d'attraper, à quelques rares stations, une tasse de café ou un verre de lait, que vous servirez, à l'arrivée, des petites filles ou des petits garçons qui font aussi, eux, leur concurrence. Prenez-en ; ce café sera toujours très-bon et très-chaud, il ne vous coûtera que six cents, et le lait sera aussi riche, aussi pur que votre soif est intense. Du reste, sur toute la route du Pacifique, en quelque endroit que vous vous arrêtez, vous aurez toujours du café excellent, c'est une spécialité du désert, mais cette spécialité devient elle-même monotone, et vous en êtes énérvé alors même que vous commenterez à en jouir.

(A continuer)

SUR LES BORDS DU ST. LAURENT

Majestueux et fier comme un roi qui s'avance,
Dans des bords enchanteurs marche le St. Laurent ;
Et sans cesse admiré, vers son but il s'élance,
Laisant flotter le bruit de son flot murmurant.

Vallons, ruisseaux ou champs, montagnes ou prairies,
Il laisse tout passer comme un grand oublieux,
Arrachant quelquefois à ses rives fleuries
Des souvenirs vivants qu'il cache à tous les yeux.

Lorsque le jour paraît à l'horizon d'opale,
J'aime à venir causer avec tes grands frissons,
Et j'aime à respirer la brise matinale
Qui voltige gaiement à travers les buissons.

Devant moi, le soleil prenant sa course altière
Projette sa clarté miroitant sur les eaux,
Et, m'inondant d'un flot de joie et de lumière,
Réveille le zéphir, les fleurs et les oiseaux.

Un charme indéfini s'empare de mon âme,
Je laisse mon esprit flotter dans l'incertain ;
Il court, il va, s'avance et recule, et s'enflamme,
En s'oubliant parfois dans l'air pur du matin.

Je t'interroge alors, fleuve qui toujours changes,
Mon cœur semble chercher à rencontrer ton cœur ;
Tu me parles, j'entends tes murmures étranges
Qui réveillent en moi des échos de bonheur.

Le Passé m'apparaît !... Fantôme de moi-même,
Reflet d'un temps heureux plein d'objets parfumés,
Ombre d'anciens plaisirs et de tout ce qu'on aime,
M'apportes-tu l'oubli de souvenirs aimés ?

Fertiliseras-tu de ta chaleur puissante,
Ce cœur brisé trop tôt par un cruel effort,
Et me laisseras-tu choisir la Foi naissante,
Pour me guider, enfia, et me conduire au port ?

Ouvre ton voile, Espoir, que je te reconnaisse :
Je te vis autrefois, près de moi supplier ;
Laisse-moi dans tes bras parler encor d'ivresse
Une dernière fois, avant que d'oublier.

Voilà ce que j'entends, dans le bruit de tes ondes,
Fleuve qui cours brillant sous l'éclat du soleil,
Et mon esprit franchit la distance des mondes
Pour retomber inerte après ce court sommeil.

Repose-toi sans peur, ô voyageur superbe,
Je suis un étranger, mais je suis un ami ;
Et je suis près de toi comme la pierre ou l'herbe,
Que tu viens caresser de ton flot endormi.

Ne montreras-tu pas à mon âme rêveuse
Tout ce qui s'est passé sur tes bords parfumés,
Diras-tu si jamais ta course impétueuse
N'arracha de leur sein des débris consumés ?

Diras-tu, qu'autrefois, tu vis sur tes deux rives,
Le feu, la mort, le sang, des combats, des mourants,
Et qu'avec des sanglots comme des voix plaintives,
Le Canada vaincu réclamait ses enfants ?

Diras-tu les efforts de ta belle Patrie
Pour se placer au rang des grandes nations,
Pour recouvrer enfin sa liberté chérie,
Pour échapper au joug des dominations ?

Non... car muet toujours, sans lien, sans espérance,
Sans regrets, sans soucis, tu vas sous le ciel bleu,
Oubliant le Passé qui dort dans le silence
Et laissant l'Avenir entre les mains de Dieu.

GASTON WIALARD.

QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ART ET LA POESIE

"La loi de l'Art c'est la loi de la Vie.

E. HELLO.

(Suite.)

C'est peu de ses grands spectacles et de ses grands souvenirs qui suffiraient pourtant aux plus sublimes inspirations de la poésie lyrique. Israël vit dans l'avenir encore plus que dans le passé. Il attend Celui qui est l'attente des nations, l'agneau dominateur du monde, le grand Roi qui régnera sur la montagne sainte et devant lequel les nations se prosterneront dans la poussière. C'est le sentiment qui domine toute sa vie et toute sa poésie, l'âme de ses chants, la consolation de ses douleurs, le principe de sa joie. Dans les heures les plus sombres, comme aux jours de triomphe et de gloire, au milieu des sanglots funèbres de Jérémie, comme au milieu des inspirations sublimes d'Isaïe et des terribles visions d'Ezéchiel, à tous les instants de sa vie, sur les rives étrangères de l'Euphrate comme aux bords du Jourdain, Israël reposa sa tête sur cette immortelle espérance et chanta avec son prophète : "Lève-toi, Jérusalem, voici venir ta lumière." *Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lux tuum et gloria Domini super te vi a es.*

Certes il est impossible qu'avec de pareils souvenirs et de si grandes espérances la poésie lyrique ne s'élève pas à de sublimes hauteurs. Et en effet, c'est ici l'idéal de la poésie lyrique. Elle jaillit spontanément et à flots intrisables de l'âme émue du poète, comme l'onde du rocher à la voix de Moïse ; et tous les peuples et tous les siècles y viendront rafraîchir et envivrer leurs âmes.

Le premier caractère de la poésie hébraïque, c'est qu'elle n'est pas sublime seulement par intervalles, comme la poésie profane : elle l'est habituellement. Le sublime est son élément. Elle vit sur les hauteurs, et ses sentiments et son langage répondent à l'élévation de ses idées. C'est le caractère de Moïse et de David, d'Isaïe et de Jérémie, de tous les cantiques et de toute cette poésie lyrique qui débordent non-seulement dans les Psaumes et les Prophéties, mais dans tous les livres de l'Ancien Testament, depuis la Genèse jus qu'au dernier livre des Machabées.

Moïse n'est pas seulement le plus grand législateur et le plus grand historien du monde ; il est l'un des plus grands poètes lyriques. Sans parler de ce sublime cantique du Deutéronome, si simple et si gracieux dans son élévation, qui rappelle au peuple d'Israël les bienfaits de son Dieu et ses propres ingratitude, et descend sur son âme "comme la rosée sur l'herbe, et la pluie sur le gazon" ; quel chant de victoire peut-on comparer au cantique de Moïse que chantaient avec lui les fils d'Israël après le passage de la Mer-Rouge ! Tout dénouillé qu'il est des charmes de l'harmonie et des ornements de sa langue originale, tout affaibli qu'il a été dans une suite de traductions, on y sent frémir encore ce feu de l'enthousiasme que trois mille ans n'ont pu éteindre et que le génie moderne est impuissant à reproduire. On voit se lever le Seigneur comme un guerrier, et au souffle de ses narines les flots s'amoncellent comme des murailles ; l'ennemi tombe au fond des eaux comme la pierre et descendre comme un plomb sous les vagues houleuses ; Israël tout entier, après avoir passé à pied sec au milieu de la Mer-Rouge, le visage tourné vers l'Egypte et les flots qui ont englouti son armée et son roi ; on entend les six cent mille voix qui chantent avec Moïse l'hymne du triomphe et de la délivrance : "Que le Seigneur règne durant les siècles, sur les siècles et par de-là ! Car le cheval de Pharaon, avec ses chariots et ses cavaliers est entré dans la mer, et le Seigneur a ramené les flots sur leurs têtes ; mais les enfants d'Israël ont traversé à pied sec au milieu de la mer."

Jamais la poésie profane n'approche de cette grandeur et de cette simplicité sublime.

Que de chants de la lyre hébraïque égalent le cantique de Moïse et le surpassent peut-être sans lui ressembler.

Ici c'est Deborah, prophétesse et guerrière, qui s'est levée comme une mère en Israël ; elle chante la victoire qu'elle a remportée sur les ennemis de son peuple, et jamais le sublime de la confiance en Dieu n'a mieux paru que dans ce chant de reconnaissance et de triomphe.

Plus loin c'est Judith, "la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de son peuple," le rempart de Bethulie ; elle revient du camp des ennemis portant dans la main la tête de leur chef et célèbre dans un sublime enthousiasme le Seigneur qui a livré le puissant Holopherne entre les mains d'une femme.

Plus tard encore Isaïe surpassera ces sublimes modèles dans la plus longue et peut-être la plus belle de toutes les odes hébraïques, la prophétie sur la chute de Babylone. Jamais la poésie orientale n'a déployé cette ampleur et cette abondance de développements qu'on retrouve souvent dans le plus grand des prophètes. D'ordinaire l'ode hébraïque est courte parce que le sublime ne dure pas. Le sublime n'est qu'un éclair qui passe. C'est une extase de l'esprit. Or un homme en extase ne s'amuse pas à développer des idées ou des sentiments, s'il parle, il entre dans son langage moins de mots que de silence. Isaïe semble une exception à cette loi ordinaire de l'esprit humain. Les prophéties sont de longues extases qu'il décrit dans un langage toujours sublime, et cependant toujours va lié. C'est un immense tableau que domine toujours la figure de Jehovah, le Dieu des armées, et la parole enflammée du prophète n'en révèle pas seulement le majestueux ensemble, elle en fait ressortir toutes les parties dans une éblouissante lumière.

On chercherait vainement dans l'antiquité profane et dans les temps modernes quelque chose qui approche, même de loin, de cette inspiration et de cette poésie, toujours sublime et toujours simple, toujours incomparable dans la terreur comme dans la joie, dans les malédictions comme dans l'extase et la tendresse ; soit qu'elle raconte les épouvantes des ennemis de Dieu, la chute de Babylone et la désolation d'Israël en proie à la colère du Dieu vivant ; soit qu'elle chante le triomphe et la joie de Jérusalem ressuscitée, la lumière céleste qui couronne son front rayonnant de jeunesse et de beauté, le roi qui vient à elle plein de majesté, de douceur et de grâce, les déserts qui fleurissent sur son passage, les nations qui marchent à sa lumière vers la maison du Dieu de Jacob ; soit qu'elle célèbre la grandeur ou la tendresse de ce Dieu qui suspend à ses doigts la masse de la terre, devant qui toutes les nations sont comme si